

# 1

Au collège des Barnabites, il avait appris à chanter en latin, à servir la messe et à se parjurer. Trois choses dont on peut avoir besoin d'un moment à l'autre. Mais une fois sorti du collège, il les oublia toutes les trois.

Il étudia la médecine pendant quelques années.

Mais à l'examen de pathologie spéciale externe, le professeur lui dit :

« Je ne puis vous permettre de concourir le monocle à l'œil. Si vous ne quittez pas votre monocle, vous ne passerez pas l'examen.

— Eh bien ! je ne passerai pas l'examen », répondit Tito en se levant.

Et il renonça au diplôme.

Il suçait du chewing-gum qu'un oncle d'Amérique lui envoyait à valoir sur son héritage, et fumait du caporal ordinaire. Quand une femme lui plaisait, il l'inscrivait sur un calepin, bien en colonne, à la suite de telles qu'il avait remarquées auparavant. Et dès qu'il se lassait de la maîtresse en cours, il consultait sa liste : maintenant, c'est le tour de Loulou. Et il filait chez Loulou :

« Allons, à vous, maintenant. Et dépêchons-nous, parce qu'après vous il y a Paulette, qui attend. »

Lorsqu'il rencontrait Paulette, il lui disait :

« Ce n'est pas encore ton tour. Avant toi il y a Loulou. »

N'ayant pas de moustache, il se tirait, par genre, les sourcils.

« Pourquoi vous tirez-vous toujours les sourcils ? lui demanda un jour une jeune fille.

— Chacun, répondit Tito, se tire les poils qu'il a, suivant son âge et son sexe. »

La jeune fille le crut très spirituel et l'aima. C'était une voisine, cette demoiselle, et elle avait vingt ans. Elle s'appelait Madeleine, et bien qu'elle suivît les cours d'une école de sténodactylographie, c'était une honnête fille. Lors de la promenade dominicale, son irréprochable mère semblait faire de sa puissante poitrine un bouclier aux vierges vingt ans de l'enfant. Son père, un de ces hommes à l'antique qui comptent encore par écus et par louis, l'attendait tous les soirs à la maison, les lunettes sur le front et le cigare éteint entre les doigts ; et si elle était en retard, de cinq minutes, il la soumettait à un interminable interrogatoire, brandissant dans les airs, telle une épée, sa centenaire montre à clef.

Il savait que les filles commencent par des retards de cinq minutes et finissent par des retards de quinze jours et même davantage. Toute la morale sexuelle, au fond, ne tend qu'à conjurer, chez les filles, le danger des retards.

Les principes moraux de ce père et de cette mère étaient inflexibles. Un jour que Madeleine fut surprise en tendre conversation avec Tito, l'étudiant en médecine du palier, les plus pittoresques injures suggérées par la zoologie comparée jaillirent de la gaillarde poitrine de la mère et retentirent dans tout l'escalier ; puis l'implacable femme passa aux termes médico-légaux (dégénéré, irresponsable, satyre) ; et lorsqu'elle

eut épuisé son répertoire et ses poumons, elle empoigna sa fille par un bras et la flanqua dans sa chambre. Le jour suivant Madeleine entra dans un ouvroir disciplinaire pour filles, où elle demeura dix mois — jusqu'à sa majorité — car sa mère, pauvre mais honnête, et son père, pauvre mais irréprochable, ne pouvaient permettre que leur fille prît un mauvais chemin.

Dans l'ouvroir disciplinaire, le contact des compagnes perverses était neutralisé par les visites quotidiennes de certaines dames pieuses et aristocratiques, qui par leur présence, leur parole et l'exemple devaient montrer aux pécheresses le sentier fleuri de la vertu. Mais ces dames barbues et racornies, sans mamelles et sans ovaires, produisaient le bienfaisant effet de jeter l'alarme parmi les jeunes pensionnaires et de faire orienter leur hésitante fantaisie vers le paradis du vice. C'est une grave erreur de confier à des femmes laides et répulsives le kaléidoscope de la vertu. Les ouvroirs disciplinaires pour filles devaient, moyennant une honnête rétribution, inviter les plus belles, les plus éclatantes, les plus désirables cocottes à visiter les recluses pour leur dite : « Voyez-vous ce que l'on obtient à pratiquer la modestie et la chasteté ! » Les vieilles, pieuses, laides, barbues et aristocratiques matrones pourraient en revanche être utilement employées pour montrer aux jeunes perverses à quels irréparables désastres conduisent la dissolution et le libertinage.

Les anciennes apprirent à Madeleine tous les arts de la galanterie, depuis l'avortement provoqué jusqu'à l'entôlage. Elle suivit, en un mot, le cours théorico-préparatoire de la prostitution ; et lorsqu'elle quitta l'ouvroir pour regagner le toit paternel, elle pardonna à ses chers parents la sévère et excessive

mesure correctionnelle que près d'un an auparavant ils avaient prise — pour son bien — contre elle.

Ses parents en retour lui pardonnèrent sa faute de jeunesse, mais ils lui firent bien comprendre que leur honnêteté ne pouvait se plier à aucune transaction avec les bonnes mœurs.

À quelque temps de là, la jeune fille contracta son prénom en « Maud », car elle était devenue la maîtresse d'un grand industriel et d'un prêtre très riche. Ses parents, pauvres mais honnêtes, n'entravèrent point sa carrière, d'autant que la mère était autorisée à aller prendre chaque jour des nouvelles de sa fille et les reliefs de l'office.

Le père, tout en disant : « Non, je ne puis accepter », acceptait jusqu'aux billets de banque, consommait les cigares de l'industriel et les liqueurs du prêtre, dans le manteau duquel il s'était fait couper un *tight* magnifique pour les grandes occasions. Et comme Maud abandonnait les souliers et les bas presque neufs, son père se chargeait de les revendre à bon prix, divisant ensuite, naturellement, les profits en deux parts égales : une pour lui, l'autre pour sa femme.

Lorsqu'il avait su que Madeleine était envoyée dans un ouvroir disciplinaire, Tito s'était jeté, de désespoir, dans un train pour la France, et dix-huit heures après il était à Paris.

Il n'avait guère d'argent en poche, et point de lettres de recommandation. Tous ceux qui ont fait un grand chemin sont partis sans lettres de recommandation. Il alla aussitôt chez un graveur commander cent cartes de visite, qu'on lui livra dans la journée.

*Doct. Prof. Tito Arnaudi.*

*Doct. Prof. Tito. Arnaudi.*

*Doct. Prof. Tito. Arnaudi.*

Il lut toutes les cartes une à une. Arrivé à la centième, il fut tout à fait convaincu d'être réellement docteur et professeur. Pour convaincre les autres il faut avant tout se persuader soi-même.

Il envoya le premier bristol à ce pédant qui, en lui enjoignant d'ôter son monocle, l'avait empêché d'obtenir son diplôme.

À quoi servent les diplômes, si une carte de visite en dit autant qu'un titre officiel ?

Sur l'asphalte d'un boulevard où il errait en proie à la mélancolie des premiers jours, le nez au vent, comme pour chercher le point le plus propice où attacher une corde et s'y pendre, il rencontra un ami de collège.

« Je me souviens parfaitement de toi. Tu étudiais les dates de l'histoire comme les numéros de téléphone : couronnement de Charlemagne, huit zéro zéro ; découverte de l'Amérique, quatorze quatre-vingt-douze. Depuis quand es-tu à Paris ? Et où prends-tu tes repas ?

— Aux Dîners-de-Paris, répondit l'ami. Viens-y aussi. C'est très bien.

— Tu y vas tous les jours ? demanda Tito.

— Tous les jours.

— Mais il faut une sacrée constance pour aller tout le temps au même restaurant !

— Non, répondit l'autre. Il suffit de faire comme moi.

— Et qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis garçon au restaurant. »

Tito Arnaudi alla manger aux Dîners-de-Paris.

« Comment faut-il s’y prendre, demanda-t-il à l’ami qui le servait, pour trouver une maîtresse dans ce pays ?

— Tu arrêtes une femme dans la rue et tu lui offres une consommation. Elle accepte. Tu lui offres à dîner. Elle ne refuse pas. Tu lui offres une place dans ton lit, et pour peu qu’elle n’ait pas d’autres engagements, elle vient coucher avec toi. »

Le jour suivant, Tito Arnaudi abordait une jeune femme, lui offrait un apéritif, un dîner, et lui fixait un rendez-vous pour le lendemain à la porte d’un théâtre.

« Je prendrai les billets.

— Entendu.

— Vous viendrez ?

— Bien sûr !

— Sans blague ?

— Sans blague. »

C’était une jolie femme. Elle avait dit être mannequin chez un grand couturier du quartier de l’Opéra. Fraîche, élégante, décorative, elle avait toutes les qualités requises pour faire une amante idéale. On ne peut vivre sans maîtresse à l’étranger. Celui qui ne réussit pas à en trouver une est obligé, au bout d’un mois, de retourner dans son pays.

Celle-là était la femme qui vous ferait oublier la patrie, changer de résidence, renier votre nationalité.

Dès qu’un homme seul arrive dans un pays étranger, il éprouve une désolante impression de solitude. La pensée revient, insistante, au paysage, aux rues, aux murs qu’il a quittés.

Mais s’il rencontre une femme prête à se donner, elle constitue aussitôt pour lui un monde nouveau, une patrie nouvelle ; sa tendresse, sincère ou simulée, forme autour de lui une sorte de capsule protectrice. C’est une espèce d’exterritorialité, une sorte de droit d’asile. La femme est pour l’exilé un morceau de sa terre en terre étrangère. Le commissariat de l’émigration devrait instituer aux frontières un service de femmes pour les émigrants solitaires.

Tito jubilait. Il l’avait trouvée, la femme, et il la reverrait le lendemain ! Avec cette certitude dans le cœur, ou plutôt sur les lèvres — il se le répétait à tout moment —, il commença à errer par les rues de Paris, s’attardant à toutes les vitrines. Paris lui plaisait. La femme est le prisme de cristal à travers lequel il faut regarder les choses pour les trouver belles.

Trois jours plus tard garçon de restaurant lui demanda :

« Alors, as-tu trouvé une maîtresse ?

— Ne m’en parle pas ! répondit Tito. J’avais rencontré une femme dans un café, et j’avais pris deux places pour *La Pie qui chante*. Une demi-heure avant le rideau je suis devant le théâtre, à l’attendre, comme il était convenu. À neuf heures, la demoiselle n’était toujours pas là. Les deux billets me coûtaient soixante francs et quatre-vingts centimes. Que faire ? Entrer tout seul ? Jamais ! Cette place vide à côté de moi m’aurait gâté tout le spectacle. Ne pas y aller ? Ces deux billets dans ma poche m’auraient arrêté la circulation du sang. Alors je me poste à l’entrée du théâtre pour essayer de revendre mes places. Un vieux monsieur avec femme et lorgnettes auquel je les offre me les paye sans discuter et me tend cinq francs de

pourboire. Il m'avait pris pour un marchand de billets. Je ne les accepte pas. L'autre, croyant que je ne me contente pas de cinq francs, m'en offre dix. Moi, alors, dans ce mauvais français que je baragouine, je les refuse avec le geste magnifique de Curius Dentatus repoussant les présents des Samnites, Le vieux m'allonge alors une pièce de vingt francs en découvrant son râtelier et en me traitant de voleur.

— Et toi ? demanda l'ami ?

— Et moi j'ai été vexé.

— Tu lui as lancé ses vingt francs à la figure ?

— Pas du tout ! Cinq ou dix francs, passe encore. Mais vingt francs ! Je les ai pris.

— Bravo ! Et cette femme ?

— Plus jamais revue. »

Mais Tito ne tarda pas à s'acclimater à sa nouvelle vie. Cette brève aventure lui avait fait oublier Madeleine.

Les femmes, dans notre cœur, sont comme les affiches sur les murs. Pour cacher la première, on colle par-dessus une autre affiche qui la recouvre entièrement. Peut-être que, sur le moment, quand la pâte est encore fraîche et le papier encore humide, à travers la seconde on continue d'entrevoir vaguement, par transparence, les couleurs de la première. Mais bientôt il n'en reste plus trace. Et lorsque la seconde se décolle, elles tombent ensemble toutes deux, vous laissant la mémoire et le cœur nus comme un mur.

Tous les soirs, après son travail, le garçon de restaurant pilotait Tito dans les rues de Paris.

« C'est en se promenant dans Paris qu'on trouve du travail, lui disait-il, et non en courant les bureaux de placement. Si tu veux être garçon de restaurant comme moi, je peux te faire entrer aux Dîners-de-Paris. Ce n'est pas un métier difficile. Il suffit d'être aimable avec le client. En cuisine, tu peux cracher dans son assiette, si tu veux ; mais l'assiette doit être présentée avec un sourire empressé et une révérence élastique. Tout travailleur a besoin, de temps à autre, de se prouver à lui-même qu'il n'est pas un esclave ou qu'il a tout au moins une supériorité quelconque sur la personne qu'il sert. Le sous-chef de ministère, excédé par une vertigineuse hiérarchie, se décharge sur le premier rédacteur ; le dernier des huissiers, pour se donner l'illusion d'être quelqu'un, rudoie le garçon de courses ; le garçon de courses invective le public. Le plus misérable des hommes maltraite l'enfant qui lui vient dans les jambes ; l'enfant maltraite le chien. La vie est toute une échelle de lâchetés. Nous avons besoin de penser qu'il y a encore quelqu'un au-dessous de nous qui soit plus faible. Le garçon crache dans l'assiette du client pour s'offrir l'illusion d'humilier celui qui l'humilie lui-même en lui donnant des ordres et en lui laissant un pourboire. Peut-être que toi, encore imbu de préjugés, l'idée de servir te répugne. Mais nous servons tous. Le président de la Cour de cassation, la grande courtisane qui perçoit cinq cents francs pour se laisser dénouer les rubans de sa chemise, l'homme de bourse qui avec un coup de téléphone fait entrer dans son coffre un demi-million, tous servent. Et même l'artiste, le médecin, l'archevêque. Veux-tu venir travailler avec moi ? En quelques jours je t'apprends à porter huit assiettes

avec la main gauche et douze avec la droite, et je te mets en mesure de répéter, tout en pensant à autre chose, le nom de vingt-cinq plats différents. »

Tito répondit :

« Non, merci. Quand j'ai envie de cracher, je crache par terre. »

Tito logeait dans un petit hôtel de Montmartre où l'escalier, à moitié occupé par l'ascenseur à air comprimé, était si raide et étroit que, pour monter les malles aux étages supérieurs, force était de les élever au moyen de cordages, par l'extérieur, et de les faire entrer par les fenêtres.

On y respirait cette odeur de savonnette, de tabac, de sueur féminine, de cuirs militaires, d'essences odoriférantes à prix populaires dont sont saturées les maisons closes pour bourses modestes.

L'immeuble était si mince et si haut que les chambres du dernier étage vibraient constamment comme les index d'un appareil sismographique : pour peu que quelqu'un dans la rue lâchât un juron un peu énergique, le lit de Tito, à trente mètres de la croûte terrestre, tressaillait.

Presque chaque nuit la police y faisait des visites et des opérations. De clients attirés il n'y avait que lui, et un mystérieux quinquagénaire amputé d'une jambe, qu'il avait remplacée par une grossière et bruyante jambe de bois. Cet homme avait une tête de maquignon et le teint hâlé du vieux loup de mer. Personne ne savait quel était son métier. Le propriétaire de l'hôtel disait : « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il me

paye régulièrement et ponctuellement tous les lundis. »

À quatre heures du matin on entendait invariablement sa jambe de bois grimper l'escalier.

Tous les autres étaient des clients de passage qui venaient deux par deux et ne s'arrêtaient jamais plus d'une demi-heure. Tito s'était habitué à entendre quatre ou cinq fois par nuit, dans les deux pièces contiguës à sa chambre, se succéder les bruits habituels qui accompagnent l'achat et la vente de l'amour : porte qui s'ouvre, cliquetis de l'interrupteur, pas lents à travers la chambre, voix d'homme, voix de femme, baisers qui claquent, respiration haletante, animalement rythmée, robinet, voix d'homme, voix de femme, interrupteur qui tourne, porte qui se ferme pour rouvrir peu après une nouvelle série de bruits identiques et identiquement coordonnés.

« L'amour ! songeait-il. Comme il est toujours pareil à lui-même ! L'amour qui se donne a toujours les mêmes paroles. L'amour qui se vend aussi. »

« De quel pays es-tu ?

— De Toulouse.

— Tu t'appelles ?

— Margot.

— Il y a longtemps que tu fais ce métier ?

— Un an.

— Tu n'as pas de maladie ?

— Tu rigoles !

— Alors déshabille-toi. »

Dans la chambre vis-à-vis, un autre homme avec une autre femme, mais la même conversation :

« Comment t'appelles-tu ?

— Louise.

— Parisienne ?

— Lyonnaise.

— Il y a longtemps que...

— Huit mois.

— Tu es saine ?

— Je n'ai jamais été au lit toute seule.

— Enlève ta chemise. »

Dans les portes fermées à clef, d'indiscrets inconnus avaient percé quelques trous en bas, en haut, pour toutes les tailles. Des mains habiles les avaient bouchés avec d'éphémères boulettes de papier mâché.

Les voix de ces couples fortuits et provisoires l'avaient dans les premiers temps si morbidement exalté, qu'il avait passé des nuits entières, l'œil rivé au judas, à lorgner dans les pièces voisines.

Mais le spectacle était toujours le même.

Les formes les plus vicieuses, les manœuvres de contrebande, les pratiques exceptionnelles elles-mêmes n'étaient que des répétitions. Chaque mâle s'imaginait faire quelque chose de nouveau, quelque chose d'extravagant, et il ne faisait que rééditer avec une autre femme, ou avec la même, le geste qu'un autre avait accompli une demi-heure plus tôt, croyant introduire Dieu sait quelle rare innovation dans la cérémonie de l'animalité.

Un soir il vit entrer un jeune Japonais avec une petite grue japonaise que lui, Tito, avait déjà rencontrée sur le boulevard.

Tout en quittant sa veste, le Nippon échangea quelques phrases initiales avec sa jeune compatriote. Aux oreilles de Tito arrivèrent nettes, distinctes, les expressions de la langue orientale, toute en syllabes presque indépendantes. L'homme parlait calmement, avec un sourire voilé sur sa bouche énigmatique.

« Que peuvent-ils bien se dire ? » se demanda Tito. Et il se répondit : « Lui, il lui demandera s'il y a longtemps qu'elle fait la geisha, et elle lui répondra qu'il n'y a que quelques mois, qu'elle est née à Yokohama, et qu'elle s'appelle *Haru*, ou printemps, ou bien *Umé*, fleur de cerisier... »

Montmartre, cette mamelle qui a la chance de protéger le cerveau de la France, ainsi que l'a dit Rodolphe Salis, le père des journaux humoristiques parisiens ; Montmartre, ou simplement la Butte, cette hauteur dominée par le Moulin-de-la-Galette, soulignée par les boulevards extérieurs et maintenue par la place Pigalle et la place Clichy comme par deux boutons géants ; Montmartre, la moderne Babylone, l'Antioche électrifée, le petit Bagdad, le rêve du noctambulisme cosmopolite, l'angle aveuglant, assourdissant, stupéfiant vers lequel se tourne le rêve des blasés du monde entier, où aux plus expertes concessionnaires d'amour qui soient au monde, ceux-là même qui n'ont plus rien à moucher viennent jeter leur mouchoir ; Montmartre le Sphinx, la Circé, la Méduse vénale aux multiples poisons et aux innombrables philtres, attire le voyageur par une fascination qui dépasse l'espace. Les comédies, les romans, les journaux soufflent dans tous les continents le parfum de

Montmartre : parfum livresque, littéraire, théâtral, journalistique, auquel chaque artiste a ajouté sa molécule. Montmartre projette loin aux quatre coins du monde son scintillement d'illustres calvités, de décolletés grand-ducaux, de gemmes royales, d'habits princiers, de dents aiguës d'insatiables dévotrices. Chacun, de loin, s'est imaginé un Montmartre fictif couché sur l'échafaudage de quelques noms de rues, de moulins, de tavernes ou de restaurants nocturnes.

Et lorsqu'on arrive à Montmartre, on éprouve une déception, que l'on n'ose pas toujours avouer, pour n'avoir pas l'air de vouloir faire celui qui a déjà tout vu. Mais au fond, chacun de nous a dit : « C'est tout ? »

« C'est tout ? demanda Tito Arnaudi à son ami, après qu'ils eurent visité les boîtes les plus célèbres et les plus caractéristiques. Pour ma part, je trouve le Quartier latin et Montparnasse beaucoup plus intéressants. Ici les gens font semblant de s'amuser ; là-bas ils font semblant de méditer. Et des deux, je préfère les faux contemplatifs, car ils sont moins bruyants. »

Tito avait enfin trouvé une source de revenus.

« Je te l'avais bien dit, lui avait répondu son ami. C'est en se promenant dans Paris qu'on trouve du travail.

— Tu as raison, avait répliqué Tito. Mais en me promenant dans Paris j'ai trouvé du travail à New York.

— Explique-moi cette charade.

— Un oncle d'Amérique...

— C'est donc vrai qu'il existe des oncles d'Amérique ?

— ... directeur d'un grand quotidien du matin, et à qui

j'avais offert des articles, m'a répondu par télégramme qu'il publierait volontiers mes papiers. La générosité de mon oncle, amplifiée par les avantages du change, va se résoudre pour moi en une petite rente mensuelle assez appréciable. Mon premier article traitera de la cocaïne et des cocaïnomanes. »

Et l'ami l'avait justement piloté à Montmartre à la recherche des repaires où nichent les adorateurs de la captivante « coco ».

« Ici ? demanda Tito, en s'arrêtant sur le seuil d'un café.

— Ici », répondit l'ami en poussant la porte.

Le café avait, du dehors, un aspect triste.

C'était un de ces vieux bars d'avant-guerre (il s'en trouve encore quelques-uns à Paris) qui depuis trente ans n'ont pas rajeuni leur façade surannée. Et ils sont tristes extérieurement. Dans les portes et dans les fenêtres vitrées il y a trop de bois et trop peu de verre. Et le peu de lumière qui pourrait entrer est en partie intercepté par de grandes lettres d'émail indiquant le nom et le prix des poisons débités à l'intérieur.

Ils allaient franchir le seuil du café, lorsqu'ils furent rejoints par l'homme à la jambe de bois, qui recula d'un pas pour les laisser passer.

« Ce type-là habite dans mon hôtel, dit Tito. Personne ne sait quel métier il fait.

— Un métier ? répondit l'ami. Un commerce très lucratif. Tu verras ! Son commerce tient tout dans sa jambe de bois.

— Ce doit être un mendiant.

— Penses-tu !

— Je ne vois pas de quelle autre façon il pourrait exploiter son pilon.

— Il l'exploite bien mieux, cependant ! Mais attends un peu. Tu seras bientôt édifié. »

Le patron du local se tenait derrière le comptoir et servait de grandes chopes de bière à un groupe de chauffeurs de taxi qui exhalaient une forte odeur de mauvais tabac et d'imperméable mouillé. Derrière lui, sur des étagères de cristal, brillaient des bouteilles de liqueurs reliées par des guirlandes de petits drapeaux multicolores, que les glaces murales bien polies multipliaient à l'infini.

Sur un coin du comptoir, un grand aquarium sphérique abritait quelques chétifs poissons rouges, qui par les aberrations des rayons électriques mêlés de lumière naturelle prenaient des aspects bizarres de dragons chinois.

Il y a des gens, dit Tito en buvant, sur le zinc, un verre de porto, qui pour une goutte de pluie reçue sur le crâne sont obligés de se mettre au lit, perclus de douleurs, tandis que les poissons qui passent toute leur vie dans l'eau ne connaissent pas les rhumatismes.

Un rire métallique, strident, retentissant comme un plateau plein de verres bousculé d'un seul coup, se fit entendre.

« Veux-tu aller par là, vieille cruche ! » cria le patron.

La fille à l'œil vitreux et au front pâle qui avait ri recula de deux ou trois pas, comme si elle eût été frappée à la gorge, et disparut derrière deux rideaux rouges qui fermaient l'entrée d'une autre salle.

« Pas de pétard ici, ajouta le patron. » Et, comprenant que Tito était étranger, il traduisit : « Pas de bruit. »

« C'est à moi que vous parlez ? demanda Tito, piqué.

— À la même, spécifia le patron, à la poule... »

Lorsque les chauffeurs furent partis, l'ami de Tito chuchota quelques mots à l'oreille du patron, lequel, pour toute réponse, écarta les deux rideaux rouges.

« À votre service », fit-il en s'inclinant.

Tito et son compagnon passèrent raides et silencieux, comme on entre dans les musées de reproductions anatomiques en cire exclusivement réservés aux plus de dix-huit ans.

Leur entrée fut accueillie avec une certaine défiance. Une lumière jaunâtre, stagnante, tombant sur les tables recouvertes de tapis verts pareils à ceux dont on use pour les jeux de cartes et les examens d'Université. La pièce n'était pas très grande : un divan, qui en faisait le tour, huit tables, un piano, quelques journaux maculés de liqueur, une glace rayée par des pointes de diamant.

Avant d'observer les personnes, Tito examina le lieu. Suivant l'impulsion naturelle de la curiosité, il aurait dû faire le contraire ; mais pour ne point éveiller d'injustes soupçons et pour se faire croire initié aux mystères de l'alcaloïde, il s'assit délibérément sur le divan, à côté de son ami.

Et il ouvrit un journal.

Trois femmes le considéraient d'un air soupçonneux et se mâchonnèrent quelques impressions, que Tito n'entendit pas. Mais la fille qui tout à l'heure, devant le comptoir, avait souligné d'un bruyant éclat de rire une sortie de lui, se tourna vers les autres et proclama, en désignant le nouveau venu :

« Pas bête le type ! »

Tito examina les femmes une à une et remarqua que toutes

quatre portaient des vêtements de bonne coupe et d'étoffe délicate, mais fripés, fatigués, défraîchis par des plis de négligence. Le blanc de l'organdi était jauni, les garnitures de cuir crevassées, la soie coupée, la ceinture mal ajustée, les souliers non pas usés, mais déformés par une démarche nonchalante. Le cou de l'une n'était pas scrupuleusement lavé, et ses ongles polis, mais non nettoyés, présentaient un répugnant contraste d'émail rosé et de noire saleté.

Les quatre femmes, assises côte à côte tels des oiseaux en cage, serrées l'une contre l'autre comme pour se réchauffer, reposaient leurs pieds sur la barre métallique horizontale de la table. L'une d'elles pointait ses talons sur son propre siège, repliant les mollets le long des cuisses, tel un couteau pliant fermé, et appuyait le menton sur ses genoux. Toutes quatre avaient un je-ne-sais-quoi de vitreux dans le regard : leurs bouches exsangues cruellement rougies par le fard vivaient d'une vie artificielle sur la pâleur du visage.

Ces quatre femmes silencieuses (ou rendues silencieuses par l'entrée des deux inconnus ?) semblaient attendre la condamnation d'une cour invisible sur le point de surgir d'un moment à l'autre, à travers les rideaux rouges. En effet, le regard de l'une d'elles, la moins engourdie, se tournait constamment de ce côté, où pourtant personne n'apparaissait.

Au milieu de la pièce, deux hommes jouaient mécaniquement aux dés, avec la nonchalante indifférence de ces vieux ronds-de-cuir qui grattent tranquillement leur papier dans un bureau poussiéreux et sont rétribués non pour le travail qu'ils fournissent, mais pour le temps qu'ils y passent. L'un d'eux avait

relevé le collet de son veston sur un foulard chargé de remplacer la cravate et le faux col absents. De l'autre joueur Tito ne voyait que les épaules et la nuque, sur laquelle retombaient des cheveux négligés qui s'entrecroisaient au milieu comme pour former une petite queue embryonnaire. Mais à un mouvement que fit l'homme pour regarder les nouveaux venus, Tito put voir son visage. C'était une de ces vilaines figures comme on n'en voit qu'aux jours de grève générale. Un visage long, émacié, presque dévasté par une érosion : il ressemblait à cette tête de bœuf décharnée que les architectes appellent bucrane.

La femme qui tout à l'heure avait parlé se leva et, s'approchant de l'un des joueurs, se pencha sur lui et lui chuchota quelques mots. Mais l'homme continua à jouer imperturbablement. Alors elle lui releva sa veste, tira de la poche revolver un étui à cigarettes, et revenant auprès de ses amies une cigarette aux lèvres, elle leva la jambe jusqu'au niveau de l'épaule et la laissa retomber avec une espiègle effronterie sur la table, au milieu du tintement des verres.

« Vous trouvez ça drôle ? demanda-t-elle à Tito, qui n'avait pas encore parlé. Ça n'est pas très folichon, ici.

— Je m'en aperçois. On s'amuse davantage à la morgue, répondit-il.

— Vas-y, alors ! » ricana la femme, offensée.

Mais l'homme-bucrane, se retournant brusquement, l'admonesta :

« Christine ! »

« On doit nous prendre pour des policiers, ou quelque chose de très approchant, murmura l'ami de Tito. »

Celui-ci se mit à rire et, se tournant vers Christine :

« Vos amies et le monsieur qui joue, lui dit-il, doivent s'être fait une fausse opinion de nous. J'ai l'impression que vous êtes tous un peu embarrassés. Mais nous ne sommes pas ce que vous craignez. Je suis journaliste, et ce monsieur est un collègue à moi. Rien de dangereux, comme vous voyez.

— Journalistes ? fit enfin une des trois autres femmes. Et qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Ce qu'on va faire habituellement dans un café.

— Et pourquoi avez-vous justement choisi ce café-ci plutôt qu'un café quelconque des grands boulevards, d'où l'on voit passer les grues et les trotteurs ?

— Parce que celui-ci fait mieux mon affaire, pour ce que je cherche.

— Et qu'est-ce que vous cherchez ?

— La coco. »

Les deux joueurs posèrent leurs dés et s'approchèrent de Tito. L'un d'eux prit une chaise, s'y assit à califourchon, la poitrine appuyée au dossier, et tirant de son gousset une petite boîte d'argent, il la tendit à Tito, ouverte.

Les quatre femmes se précipitèrent sur lui :

« Ah ! le brigand !

— Vilain monstre !

— Sale bête !

— Égoïste !

— Et il disait qu'il n'en avait plus !

— Et il nous faisait mourir d'envie ! »

L'une d'elles allongea sur la boîte le pouce et l'index refer-

més en cercle ; mais d'un coup sec de sa main rigide comme une lame, l'homme l'écarta en criant :

« Bas les pattes ! »

Les femmes ne s'apaisèrent point.

« La poudre !

— La drogue !

— La coco ! »

Les narines dilatées, l'œil flamboyant, elles se penchaient, avides, haletantes, sur la petite boîte de poudre blanche, tels des naufragés se disputant un coin de chaloupe.

Tito considéra cet ensemble de corps emmêlés et tordus par un même désir autour d'une petite boîte métallique, comme les quatre éléments autonomes d'un monstre unique se repliant autour d'une proie mystérieuse, qui de la vile brutalité pharmaceutique s'élevait à la dignité de symbole. Mais il ne vit que des mains contractées, torturées par la douleur, aux doigts osseux, crochus, cadavériques, qui se refermaient en poing, enfonçant les ongles dans les paumes comme pour étouffer un hurlement, amortir un désir ou localiser ailleurs le martyre.

Les mains des cocaïnomanes ne s'oublient pas. Elles semblent vivre d'une vie à elles. On dirait qu'elles se préparent à mourir avant les autres parties du corps, qu'elles sont toujours dans l'imminence d'une convulsion péniblement contenue.

Les yeux, tour à tour animés par le tourment de l'attente et alanguis par l'obsédante mélancolie qu'engendre la privation de la drogue, ont un éclat sinistre, quelque chose de mourant, d'agonisant, de mort, cependant que les narines se dilatent

monstrueusement pour aspirer çà et là dans l'air d'hypothétiques molécules errantes de cocaïne éparses.

Avant que Tito eût eu le temps de se servir, les quatre femmes plongèrent leurs doigts dans la boîte, et lentement, religieusement, elles regagnèrent leurs tables, en lançant autour d'elles des regards défiants.

L'homme avare jusqu'à la folie, la femme assoiffée de bijoux jusqu'au délire n'idolâtrèrent point leurs trésors comme le cocaïnomanie idolâtre sa poudre. Pour lui, cette substance blanche, scintillante, amère, est quelque chose de sacré ; il lui donne les noms les plus chers, les plus tendres, les plus doux ; il lui parle comme à une maîtresse reconquise quand on la croyait irrémédiablement perdue ; la boîte de la drogue est sacrée comme une relique, et il l'estime digne d'un ostensor, d'un autel, d'un petit temple. Il la pose sur sa table et la regarde, l'appelle, la caresse, se la presse sur la joue, sur la gorge, sur son cœur.

Une des femmes, sa prise à peine aspirée, se précipita sur le détenteur de la drogue, et comme celui-ci se préparait à flairer le restant de la boîte, elle lui empoigna la main, et la tenant fortement serrée dans les siennes, elle la porta à son visage et aspira frénétiquement.

D'un mouvement brusque, l'homme se libéra, et aspira le reste avec une délirante avidité. Alors elle le saisit à la tête (oh ! ces doigts exsangues, crochus comme des griffes, sur ces cheveux noirs !) et les lèvres humides, vibrantes, palpitantes, elle se jeta sur sa bouche et lui lécha goulûment la lèvre supérieure, lui introduisant la langue dans les narines, pour recueillir les quelques bribes restées sur les bords.

« Tu m'étouffes ! » criait l'homme, la tête renversée, se cramponnant au dossier de la chaise. Les veines de sa gorge étaient gonflées, et dans les mouvements désordonnés de la déglutition l'os hyoïde montait et descendait convulsivement.

Mais la femme ne le lâchait pas. On eût dit un petit fauve qui avant de dévorer sa proie hume le parfum de la chair non encore entamée. Ses lèvres semblaient soudées au visage de l'homme par la force pneumatique de la bouche aspirante.

Lorsqu'elle se décolla, ses yeux étaient voilés comme ceux d'un chat auquel on soulève délicatement les paupières pendant son sommeil ; et dans sa bouche ouverte (ses lèvres ne se rejoignaient pas, comme paralysées) les dents ricanèrent, comme les dents des morts, sur le masque muet.

La femme chancela, alla s'asseoir sur le tabouret du piano, laissa tomber la tête sur son bras et le bras sur le clavier. Des vibrations sonores s'échappèrent de l'instrument.

Le jeune homme qui s'était mis à califourchon sur la chaise quitta sa place comme on descend de bicyclette et fit quelques pas dans la pièce. Sur ses épaules décharnées sa veste noire flottait comme sur un cintre d'armoire. Ses jambes en arc de cercle ressemblaient aux queues des cerises jumelles. Son compagnon, un blondinet hâve et malingre, s'assit sur la chaise restée libre et se tourna vers Tito.

« Comme ça, lui dit-il, les mômes n'ont même pas laissé une prise pour vous. Ces filles-là sont féroces. Je regrette de n'avoir plus rien à vous offrir, mais le boiteux va bientôt être là.

— Le boiteux ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Mais si, intervint l'ami de Tito. Celui qui habite dans ton hôtel.

— Il vient toujours vers cette heure-ci, poursuivit l'autre. Il ne sort jamais avant cinq heures, cinq heures et demie. Dans certains calendriers, ceux un peu instructifs, il y a écrit : le soleil se lève à cinq heures, quarante-sept minutes et vingt-sept secondes ; le soleil se couche à six heures, neuf minutes et douze secondes... Eh bien ! on dirait que le boiteux observe le calendrier pour sortir. Dès que le soleil baisse, vous le voyez par les rues de Montmartre marcher lentement, comme sans but, sans affaires urgentes, rasant les murs, comme s'il avait peur de se faire écraser par les autobus. Parfois il rencontre des figures étranges, et il entre dans un bar, dans un bistro, ou simplement sous une porte cochère ; une minute après vous les voyez sortir l'un après l'autre, comme des personnes qui ne se connaissent pas.

— Mais tout à l'heure, quand je suis entré, le boiteux était là, au comptoir, dit Tito.

— Je le sais. Mais il n'avait pas encore la drogue. Il devait rencontrer un étudiant en médecine. Il ne va pas tarder maintenant.

— Le voilà ! annonça l'homme aux jambes en queues de cerises. »

Le marchand, en effet, venait d'écartier les deux rideaux rouges. D'un bond, les quatre femmes furent autour de lui.

« Arrière, chacals ! menaça le boiteux. Du calme, ou vous ne verrez rien.

— Cinq grammes pour moi, hurla une fille.

— Moi j'en veux huit, implora une autre.

— C'est atroce, atroce, atroce, piailla une troisième, élevant graduellement le ton. Moi d'abord, moi d'abord, qui t'ai payé d'avance hier soir. »

L'homme à la jambe de bois, avant de sortir la marchandise, jeta un regard autour de lui, et apercevant Tito :

« Tiens ! le soixante et onze ! lui dit-il, en guise de salut.

— Vous vous êtes connus au bain ? demanda le garçon de restaurant.

— Non. C'est le numéro de ma chambre. »

Une des quatre femmes posa la main sur l'épaule de l'homme-squelette :

« T'as du pèze ?

— J'ai pas un rond, déclara net l'amant.

— Tant pis ! trancha-t-elle, je donnerai mon bracelet.

— Sortez la galette ! intima le marchand sur un ton plaisant, mais autoritaire et décidé. D'abord la galette, après le paradis. »

La fille qui en avait demandé cinq grammes tira de son sac un billet de cent francs.

« Tiens, et rends-moi cinquante balles.

— Je n'ai pas de monnaie.

— Alors garde tout, et au lieu de cinq grammes tu m'en donneras dix. »

Le marchand empocha le billet, fourra une main dans la fente latérale de son pantalon et en sortit une petite boîte ronde : la partie supérieure de la jambe de bois, celle qui recevait le moignon, était aussi un magasin fort bien aménagé.

« On dirait qu'il s'est fait couper la jambe rien que pour ça !

fit Tito Arnaudi.

— Qu'est-ce que tu me donnes pour ce bracelet d'or ? déclama la femme en faisant tourner le bijou sur son index tendu, sous le nez du marchand.

— C'est du toc, répliqua le boiteux. C'est de l'or de Naples.

— De Naples toi-même, voleur ! maugréa la femme. Si tu veux de l'argent au lieu du bracelet, je te payerai demain.

— La maison ne fait pas crédit, ricana le marchand. Et tendant une boîte à Tito :

— Quatre grammes, quarante francs. »

Tito donna quarante francs, prit la boîte et lut : « L'universelle idole. »

Puis, s'adressant à la femme qui voulait sacrifier le bracelet : « Vous permettez ?

— Pour moi ?

— Je vous l'offre. »

La fille n'hésita pas ; de ses mains très blanches et décharnées elle saisit la main de Tito et la boîte qu'il lui offrait, et tenant le tout fortement serré, elle couvrit la main et la boîte de baisers frénétiques.

« Ah ! ma petite, ma chère poudre, paradis de ma vie, mon amour, ma lumière !... » gémit-elle ensuite en élevant la petite boîte à la hauteur de son front, comme dans un rite sacré on élève une relique ou un symbole. Et déchirant la bande à l'aide d'une épingle à cheveux, elle souleva délicatement le couvercle.

Puis elle alla à une table éloignée, s'agenouilla par terre, posa sur le marbre l'enivrant paquet, tira de son sac une petite boîte d'écaille et une minuscule spatule blanche, pareille à celles

dont usent les pharmaciens pour répartir les poudres dans les sachets. Et avec une délicatesse infinie, retenant sa respiration, elle transvasa la drogue de la grossière boîte en carton dans celle, plus digne, d'écaille. Lorsque la première fut vide, elle la retourna sur la paume de sa main, en tapota le fond de la pointe de ses ongles durs et porta la paume aux narines, en aspirant. Et toujours avec la même délicatesse, elle secoua horizontalement la boîte d'écaille afin de niveler la poudre, se retournant de temps à autre, félinement soupçonneuse.

Et comme s'il se fût agi de radium, elle souleva avec mille précautions une pincée de drogue et la porta à son nez. Sa poitrine se gonfla et ses yeux se fermèrent à demi, avec une langueur inspirée. Puis elle préleva une seconde prise, la poussa dans sa narine, et le peu qui restait entre l'ongle et la chair, elle alla le chercher avec ses dents.

Tito s'était vanté, avec l'homme-squelette, de son amour pour la drogue. En compagnie de gens vicieux, on a honte de ne pas avoir le vice. Dans les prisons, celui qui doit répondre d'un léger délit en exagère la gravité, pour ne point paraître inférieur aux autres. Tito Arnaudi, qui n'avait jamais senti l'odeur de cette poudre, jura qu'il ne pouvait s'en passer.

Et lorsque la femme lui intima de se servir, il se servit.

La petite poudre blanche, en lui entrant par le nez, lui donna une sensation de fraîcheur aromatique, comme si des huiles essentielles de cèdre et de thym s'étaient volatilisées dans sa gorge. Quelques parcelles, passant des narines à l'arrière-bouche, lui provoquèrent une légère cuisson au fond de la gorge et un goût amer sur la langue.

« Encore ? »

Tito en aspira une autre prise. Puis il se tut.

Il se renferma dans une sorte de méditation. Ah ! voilà, voilà : une sensation de froid au nez, le centre du visage paralysé. Le nez est insensible, il n'existe plus.

L'homme à la jambe-magasin continuait à sortir des boîtes et à empocher de l'argent. Les femmes aspiraient en silence. Les deux hommes commandèrent des liqueurs et vidèrent une boîte entière dans un petit verre.

« Pourquoi ne l'aspirez-vous pas ? » demanda l'ami de Tito.

Pour toute réponse, l'interprète renversa la tête, pour montrer la cloison de son nez, rongée par un ulcère.

« La coco ? demanda Tito.

— La coco, répondit l'autre. Cela commence par une petite croûte prurigineuse, qui grossit peu à peu ; puis il se forme un ulcère, qui corrode le cartilage de la cloison. Heureusement que ça n'entame jamais l'os.

— Et les médecins ?

— Oh ! les médecins !

— Rien à faire ?

— Si. Renoncer à la cocaïne. Mais j'aime mieux renoncer à la cloison du nez. »

Tito sourit.

L'homme à l'ulcère rit. Il rit d'un rire immodéré, frénétique. Son compagnon, les quatre femmes et Tito firent chorus.

Tito se toucha instinctivement le nez. Il lui semblait maintenant ne plus l'avoir ; mais en même temps, tout en n'existant pas, son nez lui paraissait très lourd.

Le rien qui pèse.

Et il se reprit à rire.

« Au revoir, messieurs-dames, dit le marchand, en faisant mine de s'en aller.

— Un moment ! s'écria Tito, le retenant par le bâton rond de la jambe de bois. Tu vas boire un verre avec nous. »

Le marchand s'assit près de Tito, allongea sa jambe de bois sous la table et replia l'autre.

« Ça te rapporte plus que la mendicité, dit l'homme jaune et squelettique.

— Oui, admit le marchand de poisons ; mais il ne faut pas croire que la mendicité soit un mauvais métier. Tout dépend de l'endroit où on s'installe. On gagne de l'argent partout, c'est certain, mais il y a des endroits où on gagne davantage. Aux portes des maisons de passe, par exemple, on fait des affaires en or. Pas comme devant les églises, bien sûr ; mais il y a déjà de quoi faire. Moi j'allais de préférence aux portes des églises. Dans les rues, sur les boulevards, devant les cafés, la foule passe avec son pourcentage moyen de malins et d'imbéciles. Sur les marches des églises, la proportion est plus forte : ce sont presque tous des imbéciles. Il est vrai que les filous aussi vont à l'église : je dirai même qu'ils sont la majorité ; mais sur le seuil de la maison, du pied-à-terre de Dieu, ils ne veulent pas se montrer impies, avant de faire ou après avoir fait acte de piété. »

L'homme but, posa son verre et remercia.

Comme il allait écarter les rideaux rouges, une des femmes lui acheta encore une boîte de drogue.

« Bien le bonsoir la compagnie ! »

Il spéculait sur l'effet de son départ. Comme si leur sauveur disparaissait, les autres femmes se précipitèrent autour de lui et lui donnèrent de nouvelles pièces d'argent. Tito acheta lui aussi une petite boîte, l'ouvrit et flaira.

« À quoi conduit le journalisme ! s'exclama le garçon de restaurant. Pour faire des études sur les cocaïnomanes, tu es obligé de te cocaïniser toi-même... »

— Que veux-tu ? répondit Tito. Il pourrait m'arriver pis. Pythagore, voyageant chez les Égyptiens, dut se faire circoncrire pour être admis à leurs mystères...

— Et dans quel journal écris-tu ? lui demanda confidentiellement l'homme pâle.

— Dans un journal américain, répondit Tito. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Rien, répondit l'autre très naturellement. C'est Christine qui travaille pour moi. Si je pouvais travailler sans me fatiguer, comme fait Christine, c'est moi qui travaillerais pour elle. Mais comme je ne peux pas... »

L'ami de Tito ne put dissimuler sa surprise devant l'effronterie avec laquelle cet individu avouait sa profession d'*alphonse*.

« Le bourgeois, dit l'homme pâle en désignant le garçon de restaurant, le bourgeois votre ami a l'air épaté. Mais qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Christine et moi, nous étions dans une usine où travaillaient cinq cents femmes. Elles étaient toutes vouées à la phtisie, ou tout au moins à l'anémie. Le patron de l'usine les exploitait. Moi, ne pouvant les faire sortir toutes, j'ai fait sortir Christine. Maintenant c'est moi qui l'exploite. Je ne vois pas pourquoi je serais plus méprisable que cet industriel qui en

exploite cinq cents à la fois. D'autant plus que le travail qu'elle fait maintenant est moins fatigant, plus hygiénique, et rapporte davantage. On dit qu'il salit la conscience. Et puis après ? Du moment qu'il ne salit pas les mains...

— Quelle heure est-il ? demanda Tito, qui voulait s'en aller.

— Je n'ai pas de montre. L'homme a abrégé les jours en inventant la montre et les années en inventant les calendriers : je n'ai ni montre ni calendrier.

— Mon calendrier je l'ai ici, déclara Christine avec un geste impudique.

— Et il ne se trompe jamais ! » ajouta son amant en riant.

Tito se tourna vers son ami et lui dit à voix basse :

« Les premières choses que détruit la cocaïne sont la volonté et la pudeur.

— Mais quelle pudeur y a-t-il encore à détruire, répliqua l'ami, chez ces gens-là ? Ils sont pires que les femmes comme il faut ! »

